

## Texte de Daniel COUTIER né à Rongy le 21 janvier 1924 et décédé à Tournai le 10 mai 2011

### Texte transmis par l'auteur en 2005

Mes chers amis

J'ai longuement réfléchi avant d'oser voir à cette réunion. Tous les  
soirs, les traces familiales ont motivé ces atterrissements. J'ai pas  
souffert, puis, soudain à l'insistance de plusieurs d'entre vous, j'ai  
acquiescé, j'ai accepté de faire cet anniversaire comme d'habitude  
l'ont fait avant moi, comme d'habitude le célébreront lorsque l'heure  
de l'adieu sera venue. Votre cadeau méritait d'être accueilli  
né d'un petit papier. C'est pourquoi j'ai rédigé ce papier.

L'entrée en matière vous surprendra sûrement. Ce n'est pas un  
homme célèbre s'élevait à York, pas de Napoléon. Néanmoins convaincu  
d'être en Sibérie, réhabilité par la suite, le plus part du temps à  
Leningrad ou Pétersbourg, il remplacera l'empire russe par l'URSS et quel  
douté il devint le chef. Son nom s'écrivait simplement.

Écoutez ce palabres pour vous dire que la personne qui vous  
parle avait eue pour la première fois au nombre de  
terriens dans un petit pays nommé Belgique. Contrairement à  
cet illustre personnage, j'ai été plus humble, plus modeste  
moins mouvementé surtout. Je ne devrais pas commémorer  
pour autant et on ne parlera pas de moi dans les livres d'his-  
toire. Cette coïncidence s'appelle j'ai écrit au fait.

Aut dire des efforts, j'étais pauvre et un roi. J'étais, Peter  
enfant à l'âge d'un an ou deux à un court-circuit de beauté à  
Antoine, le jour me devenait le père du canon. Mes parents  
étaient très fiers. Vous pouvez examiner au salon, une reproduc-  
tion du tableau à l'ère qui s'avait dans. D'ailleurs, c'est mon  
meilleur état de fraîcheur actuel.

Devenir séduisant, c'est à mon sens franchir un cap, passer  
un cap, l'a été aux jeunes années, l'avance du vieux jour.  
Il n'y a qu'à se soumettre. Il n'est d'ailleurs pas possible  
d'éluder la perspective sinon d'espérer que tout se passe

A bit

sans trop d'atavisme physique.  
 Entrer dans la grande compagnie du 3<sup>me</sup> âge, c'est égarer les yeux enfus. C'est jouer de la faculté de se remémorer toutes les parcelles, les multiples objets qui ont orné la branche de vie révolue. C'est me selon, petit et coler, les sabots ou galoches au pied, portant long bas de laine proprement fixés par ma grand mère, la table en bois creux à la main fréquentant le volé parois d'un menuisier de village du Hautain occidental. C'est me souvenir de ces artisans d'autrefois qui jalonnaient ma route quotidienne. Le sabotier, homme jovial plein de fraîcheur, chez qui nous avions fait nos galoches. Il y avait en ce temps, le sabot plat et léger de la meunerie, le sabot robuste du fermier, le sabot muni des plus peaux. Il y avait même le sabot du diable, toute une communauté de sabots. Le maréchal ferrant, personnage plus rude que qui nous raquinions l'enlume lorsque il ferrait un cheval. Il y avait le charbon, près de chez moi, qui a tenu pendant des années, réparait les ossatures, des tombeaux et chariots. C'était un homme paisible, le vannier enroulé, de ses doigts habiles, il tissait l'osier en objets de toute espèce du panier à pigeons au sac à provision. Voici un de ces paniers. Certains exemplaires figurent d'ailleurs à musée du folklore. Sa forme les aussi, toujours très occupe. Il travaillait principalement pour les marbriers, les artisans leur livrait ces grands fûts dans des que la sève artisanale, naturelle et capiteuse murissait lentement. Dans une moindre mesure, il approvisionnait aussi les

agriculteurs en fûts de toute dimension. C'était le coffeur qui, le samedi rasait les faces bucinées des ouvriers. Il y avait le bouillier qui faisait les harnelements de cuir pour les chevaux. Il était accusé d'ordonner. Le tailleur, le jugeur par excellence qui tout le matin, réglait ses engins, se faisait d'autres des fournitures mis bout à bout habillaient les légendes. Le marchand de pétrole avec sa charrette à bras tirée par un chevreuil disposait d'un tonneau et d'une mesure de capacité d'un litre. Un couteau en cuivre qui lui faisait tenir amoné au passage. A noter que certains de ces hommes se servaient de pétrole pour allumer leur foyer lorsque le bois n'était pas assez sec, ce qui provoquait parfois des explosions. Il y avait le moulin, dont les grands bras dominaient la plaine. Je ne l'ai pas connu. Les Allemands le considéraient comme stratégique et l'avaient détruit lors de leur retraite en 1918. Il en était de même pour les hautes églises. Seul un léger reste en bord de route rappelle encore son emplacement. Il y avait le marchand de pain de lapins qui passait régulièrement. Le marchand de mares, terre spéciale que l'on utilisait pour couvrir l'âtre le soir. Le feu dormait, un coq de bois bien appliqué le matin et les flammes s'élevaient en soufflant. C'était la parade au chauffage continue qui n'était pas. Deux fois de plus ? Tous les jours le bras armé et dans la semaine il venait selon ses souhaits un lapin, un lièvre, un faisan, une perdrix capturés au collet. Un animal qui n'était pas à décrire ou à l'humour, et de l'écouter soi-même. Les boulangers, les bouchers passaient à domicile. Les romains des Bohémiens faisaient parfois leur affaire. Sans roulotte ornées tirées par de petits ânes ou de longues chevâtes, s'installaient à proximité dans une prairie sous l'œil soupçonneux de la gendarmerie. Individus au faciès étrange, à l'accent étranger, au parler guttural. Ils créaient l'angoisse et les habitants, pensés simples, en avaient peur. On leur faisait croire qu'ils étaient des voleurs, des truands de combat. Les mères battaient le rappel de leur progéniture. Nous ne sortions plus le soir et nous nous barricadions habituellement la nuit. Ils étaient devenus mécontents et profesaient leurs services de porte en porte. Ils venaient surtout de rapines. La confiance régnait en matière. Quand ils venaient

des lieux, et leur, poussait un ouf de soulagement. Souvent j'allais traîner mes  
guêtres à Blébois où l'activité du fleuve de la Loire, constituait un pôle d'attrac-  
tion pour les jeunes. Les péniches étaient en partance pour la malterie des Landes  
emportant dans leur sillage le riz, le seigle et le houblon et celles sur place se  
chargement se faisaient à la double de temps en temps un faux pas, provoquant l'ou-  
vrir dans l'escalot. Après tout c'était prévu et il était vite réparé. Les bateaux  
étaient de véritables entrepôts, j'en ai vu. Le père donnait l'ordre de départ. La  
manœuvre était à la barre. Un long cordage était fixé au mât. À l'arrière, les  
enfants, garçons et filles, le corps baigné de soleil, se penchaient pour faire avancer le  
charbon. Le père prenait aussi son tour. C'était la traction humaine. Je reviens  
encore cette scène inimaginable. Plus tard la chaudière fut remplacée  
par les tracteurs avant et, en arrivant au moulin, à l'écoulement fonctionnant  
au mazout. L'ouf empoussié de la rivière et disparition des poissons.  
Il y avait encore le cordier qui filait le fil de chanvre et le tordait. Les  
autres lui achetaient la toute fibre, ficelle, permettant de mettre leur ou-  
sage à l'épreuve. Les fermiers avaient besoin de cordes résistantes pour leur  
nettoyer. Les bateliers lui commandaient des gros câbles nécessaires au re-  
morquage et à l'amarrage de leur maison flottante. Le moulin ouvrait  
sauf largement son homme. C'était la grande machine dans les bois où  
je m'étais assis devant le tapis d'or du jonquille, avec l'air de gros  
bouquet parfumé qui fleurissait bon. Les dimanches  
m'étaient qu'à demi-fêtes, empoisonnés par l'imposition de beau  
costume à cause de la messe et des visites obligatoires. J'ai  
intéressé, ce jour-là, de sauter les fossés, de jouer au ballon,  
pompes, sport et le beau costume, la sacralité pas le coup.  
Après la messe, nous dansions les corps volants (dragons) et les d'œuvre sortis  
de nos mains. N'oublions pas la messe, la messe, la messe, la messe, la messe  
sur la côte d'un fossé, où les admirateurs de balades en hauteur éprouvaient  
leur longue queue de papier. Nous leur envoyions des diables, mes amis  
de papier à croquer à la ficelle que le vent faisait voler pour rejoindre le  
gracieux faneur. Enfin, c'est très rare, on n'avait pas fait dans le ciel.  
À mon retour, j'en faisais part à mes parents, en précisant que j'avais vu un

aéroplane, un monoplane, un biplan, voables, uti, liés alors.  
L'hiver, c'était aussi l'obscurité qui nous tombait dessus comme  
une étoile des cinq heures après-midi. Inutile que l'éclairage public  
n'existant pas, et c'était un problème lorsqu'il fallait se déplacer  
la nuit. On se devinait plus qu'on ne se voyait. La lampe à  
pétrole (ou quinquet) était rare et vendait les soirs possibles. On  
ne l'allumait qu'à l'heure du souper, avancée, car on économisait  
tout. Quand le gel envahissait la maison, la famille se rassemblait  
autour du poêle (nous disions et nous brûlions des galettes, du  
menu, du tout venant. Une chaleur reposante ouvrait la pièce.  
Lorsqu'il se faisait tard, l'air en prenait des vents et allait se  
coucher. Elle nous quittait, une bougie à la main, préférant  
cela au quinquet, juge trop dangereux au cas où elle aurait  
trébuché dans l'obscurité. Que dire du téléphone ? Un appareil  
pour le village, le téléphone communal. Pour l'usage, on  
s'adressait au bourgmestre. Ceci se passait vers 1930. Lorsqu'il  
y avait des mariages, le parcour se faisait à pied, par couples.  
On était des diables pour les gens âgés. La veille de l'évène-  
ment, les amis du ou de la mariée faisaient honneur, ce qui  
consistait en l'éclatement de pétards. Entre deux salves, la  
famille les invitait à venir boire un coup. Les sympathisants  
dissaient au sommet d'un mât un pantalon du jeune homme.  
Ils l'incendiaient ensuite sous les acclamations des badauds ;  
le fiancé devait assister à la petite cérémonie. Nous appelions  
Béatrice le pantalon. Lors des fêtes, pas de faire part, au mieux  
présenté dans la presse. La notice indiquait le trépas, et  
aussi les habitants apprenant qu'un des leurs était mort.  
Le curé ne commandait, c'était le terme, lors d'une  
messe l'âme de Mr X. Un avis était aussi affiché aux  
votants sous le porche. Pour que la nouvelle fut rendue  
publique, des prières passaient de porte en porte. Mortes, elle  
étaient à pas rapide répétant inlassablement les mêmes

phrase "Je viens pour le déjeûner de M. et L'entrecôte" aura lieu à tel endroit à telle heure. Inutile d'entamer la conversation, elles devaient visiter plusieurs localités. Un café était fixé à la fin de la journée, et les villageois se signaient en passant devant la maison. C'était un simple ou bon et les gens pauvres, énormes écart de chez les autres. Il n'y avait pas de stock de ces objets, le menuisier prouvait les mesures et participait en conséquence. La personne de couleur était transportée de la maison mortuaire à l'église sur un simple trançard recouvert d'un drap noir pour les gens peu fortunés, pour les autres, c'était le cortège tiré par des chevaux.

Jusqu'à dans la mort, il y avait "la différence. On veillait aussi, pratique à présent disparue. On faisait appel aux amis, aux jeunes. Cela m'est arrivé deux fois et c'est été un affront que de refuser. On tenait le corps jusqu'à l'aube en jouant aux cartes à voir basse et surtout on buvait du café fort et on ingurgitant force bistouille avec laquelle les nous intellectuels nous opterions. Une information, le bistouille (mot existant au dictionnaire) est un mélange de café noir et d'eau de vie à 40°. De temps en temps, on allait voir à plusieurs, si tout se passait bien, si il n'avait pas bougé, si il n'avait pas fait la belle. Les ruines restées de ce qui se veillait se faisait en hurlant dans la nuit. On avait toujours cette obligation, avec un petit mouvement de excuser, moi-même ce qui meurt était suspect et c'est toujours nous nous réconfortons en arrosant nos amygdales avec de bistouille. Ence qui on confirme, non nous va, après ma nuit blanche je venais marchant sur des nuages. Mais à propos ce sujet insolite, j'en souviens aussi de la diligence qui, des foires, mène et mène la campagne à la ville pour les hameaux dans leur, le rade à la fin du jour les mariages avaient se permettait, et lise les autres partaient et se couchaient à 10h après avoir couru 30<sup>ms</sup> de Km. Il n'était d'ailleurs pas rare de voir des personnes la nuit et les gens faisant halte sur le bas côté des routes. Il y avait aussi des fêtes locales dans chaque hameau, la course aux saes, ...

La partie de jeu de balle, le concours de pinsons, la pêche à la pêche à la bouteille, la cartomancie ou discurr de bonne assemblée, le mât de cocagne (nous avions arbre à sautoir) son jeu poche leur généralement engluisé au sommet de laquelle se trouvaient des cadeaux irrisables. Quelques courageux, habillés en costume, renouaient l'escalade pour s'approprier des victuailles. Certains retombaient lourdement sur le sol après quelques mètres d'ascension, parovoir au faite était tout un programme. Dans les estaminets du cabaret, café c'était réservé à la fille et eut pu paraître snob, le phonographe au pavillon, chose c'était l'ambiance de ses airs masculins distillant de la musique de la belle époque. C'était un grougnou, la valse bruno, le temps des cerises, le quadrille des 18<sup>ms</sup> avec ses diverses figures, paete et paysan, la chanson des bleds d'or. Les clients s'protaient, une chape ou un chapeau, l'après du moment. Dans la façade de ces établissements, un panneau de pierre était soigné et celle. Il permettait, aux campagnards de retirer de son travail, d'attacher son cheval avant d'aller stancher sa soif à l'intérieur. De son, un bal dans une grange, il n'y avait pas de salle, faisait danser jeunes et vieux jusque tard dans la nuit. La sono? quelques volontaires de la fanfare locale. Les instruments? Trompette, piston, tambourin sans oublier le piano à bretelles. Partir une mazurka et une scottish, nous allions baguener, manger des frites, musarder.

Étant considéré comme "intellectuel", mon père était souvent sollicité pour tenir la caisse à l'entrée de la "salle". A la St-Léopold, nous partions en bandes turbulentes, sous la surveillance de bonnaire de notre instituteur. Le but de l'escapade? La pierre Brunehaut que nombre d'entre vous connaissent, ou les grands bois. C'était notre "stage scolaire". Au retour nous jouions au boucheon dans la cour de l'école.

Et c'est évidemment la mise de chacun, c'était de cinq cents mes (nous de-  
 si-ont fait son) et nous nous bagarions l'après-midi nous perdions la  
 parole. De l'instinctivement que mes parents ne le feraient pas car  
 c'était un jeu de hasard. Dans le bâtiment adjacent, les filles  
 jouaient du paradis, poussant du bout du pied et d'une jambe,  
 un disque de bois qui devait circuler de l'axe en cercle sans  
 jamais arrêter sur les lignes intermédiaires. Il y avait aussi le  
 billard, le jeu de boules, les cerceaux, etc. Le jogging n'était pas  
 en core. L'esthétique n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui,  
 les habitants n'éprouvaient pas le besoin de combattre une  
 bricoche maussante. Occasionnellement, le jeudi après-midi  
 qui était alors le corps de la semaine, un rencontre de football  
 opposait moy, de l'âge à la localité d'à côté. Les prairies ne  
 manquaient d'ailleurs pas pour pratiquer ce sport dans les  
 clatres, les écoles disposaient d'une ardoise sur laquelle il  
 se traçait à l'aide d'une tige, espèce de long crayon, d'ardoise  
 de long d'un mur blanc. On alignait les grandes bouteilles  
 d'encre noire, fatiguée par mille maîtres. A sa demande nous  
 cueillions à une certaine époque de petites baies que nous  
 trouvions dans les haies. Il fallait macérer et obtenir une  
 encre de qualité mais qui parlait à la longue. Voici ce  
 qu'il en reste un demi-siècle plus tard. J'ajoute qu'il y  
 a fait aussi les plumes "Ballon".

Le vélo de mon père, un engin d'un autre âge pesant une  
 bonne dizaine de kgs. L'éclairage était très peu éclairé.  
 Pas de dynamo. Des cailloux de barbare sur lesquels de  
 l'eau tombait goutte à goutte produisant un gaz sortant  
 par un bec. Il suffisait de l'enflammer. Autre cela était qu'il  
 la sonnerie. Une grosse poire en caoutchouc sur laquelle le cycliste  
 pressait fortement, faisait surscuter les pistons et balayait  
 à l'endroit qu'elle ne sonnait. Le cadre, dans son encre igne  
 supérieure.

supportait une sacoches contenant toute une infirmerie pour réparer la  
 bicyclette sans à tre un lude, n'était pas commode. Les gens allaient du côté de  
 pied avec gros souliers à clou pour les faire durer plus long temps.

Atteindre 60 ans, c'est remuer d'anciens souvenirs en symbiose avec la nature  
 abondante qui m'entourait. C'était la recherche de l'instinct de la découverte  
 de divers usages de passeraux qui jouaient les rôles de la vie. C'était être proche  
 de la terre, c'était la palpier. Je connaissais l'air du matin, l'air de la nuit,  
 la grise. Je n'avais pas de chaussures, je trouvais mes chaussures dans la route, je  
 trouvais au déboulé d'un lapin au gîte. Dans les papiers, le cheval de sapin  
 était omniprésent il portait fait à tous les travaux. Il était un ami et j'ai  
 de fermiers à mes côtés de son départ. Il portait le traicteur bûcheron, portait  
 même couvrait le remplissage. On était jusqu'à l'automne, j'en avais fait la campagne  
 je portais le vissement des dérivés que l'on coupait. Buvait savamment s'il en  
 fait. Sans moi, monnaie. Tout se faisait manuellement. Les bûcherons  
 ne portaient haleine, il allaient la tête de terre en tête. Quand le bûcheron de  
 la faux était épuisé, il posait la lame sur un poquet et la manœuvrait. S'il  
 restait des lamelles, il la livrait à l'aide d'une queue qu'on cherchait de  
 peigne à acquiescer. C'étaient les jantes mises en gobe et l'excision des dérivés.

Car le temps des bûches charriées salomon ment qu'il s'animait à la force  
 la précieuse récolte de paille entrant dans l'édification sur la base battue du grange, se-  
 parant le grain de la paille. Il y avait aussi les bûches et les bûches de bois.  
 Souvent je te, non contraindre au départ d'une ombre, la bûche bûche à jamais digne  
 ou l'ombre des lignes d'arbres, les menages des bûches s'activaient. Elles ramas-  
 saient la bois morte qui alimentait les fours pour la cuisson du pain. Dans les bûches  
 l'automne, c'était la cueillette matinale des champignons dans les prairies,  
 fréquentes par les chèvres. Une véritable course après Louis, Blaise et Laure. C'était  
 ma mère qui parvenait à enlever les débris de bois. Quel délice que de découvrir ces chan-  
 terelles ayant poussé en pleine nature. Évidemment, ce sont les dîners, sophisti-  
 que l'on trouve en bûche. En mai, nous chassions les hamsters (bruant). Le soir, pe-  
 trognon le long des haies, on les happait au vol d'un coup de casquette adroit. La  
 grande <sup>on en fait</sup> de faire le matin par secouage des haies. Les insectes endormis  
 de gringolaient avec un bruit mat. A l'occasion d'un campagnon de protection,

X de l'agriculture nous les camionnés à l'école dans des boîtes à chaussures, que l'on détestait dans un feu à charbon dans la cour. Aujourd'hui, ce colporteur a pratiquement disparu. Ma localité respirait la quiétude, tout bruyait en temps qu'on venait travailler ce calme. Les gens parlaient peu, pas la centaine et ils étaient contents de leur sort. Population essentiellement ouvrière aux occasions calmes, au front ouvrier de l'heure, aux manœuvres occasionnelles. J'ai vu un riche voisin qui est mort dans sa villa à Brédelle. Il ignorait ce qu'il était la nuit et il n'était pas malheureux pour autant. Ma grand-mère me parlait avec naturel de son voyage, par fer à Orléans, le seul déplacement d'enseignement qu'elle ait jamais effectué. Mirait-elle à l'imagination, cette brune personne, qu'un demi-siècle plus tard le petit-fils à qui elle parlait, s'était envolé pour les Amériques, alors que l'aviation en était encore à ses premiers balbutiements ! Mon village était si bon de routes tortueuses mal entretenues, aux parois disjointes. Les mauvaises herbes y poussaient. Elles étaient bordées par des haies de mes amulettes vives dans le même style. Et l'heure respirale, le poème des volets se faisait entendre. Les chaumières presque en même temps formaient leur paupérisse. L'absence d'intimité de ces foyers était alors chose importante. Toute la vie se concentrait bien au chaud, autour du poêle à gros pot-pouffes, avec à la main de plomb. Se couler à 2 mètres de hauteur, s'écouler, dessinait au plafond un croissant de lumière dans l'obscurité tombante. Sur la cheminée de bois noir on dessinait un œuf et à son côté de porcelaine, flanqué d'un raftin, débordant de longues allumettes soufres. Et voici un... L'horloge de son grand baluchon venait de la silence. Dans le jardin, jouissant ces demeures on trouvait souvent un vieux puits. Surtout faire de mousse où s'accrochaient quelques orties solitaires, avec son treuil et son long câble au quel un seau était suspendu. Lors que l'on puisait l'eau, votre visage venait vous questionner quand vous penchez la tête. Que de fois cela me m'est-il passé par la tête ! Les ouvriers frontaliers (ils constituaient une minorité) se levaient à 4 heures le matin, repartaient à 9 heures le soir. Il leur revenait à pied les six jours de la semaine. Ce n'est que le dimanche

X qu'ils venaient leurs enfants. Ils ne se plaignaient pas, la vie s'était ainsi faite. Ils y étaient habitués et atteignaient un âge avancé. Ils étaient et se lavaient sans le savoir. D'autres préféraient rester absents du lundi au samedi, évitant ainsi les fastidieuses randonnées pédestres. Ils travaillaient dans le bâtiment à Angoulême, à la quincaillerie de Montargis, à la fabrication de Valence comme de Belge, et leur considération plus assidue comparée à son homologue français. Quel était l'ordinaire de ces villageois ? Il était à l'image du cadre dans lequel ils évoluaient. Il y avait les hommes de terre cuite "à l'étouffé", c'est-à-dire sous une cloche d'argile cruite et dans le cas le plus souvent était très précieuse comme accompagnement. C'étaient la bouillie, le ragout, le pâté, la saucisse, le steak le dimanche. On fait peu ou pas de viande noble. Ajouter les produits de patisserie ainsi que les fruits et légumes qu'il on récoltait. Ma mère, toute jeune, m'apportait une baraque pour la 1<sup>ère</sup> fois la moutarde à plaines dents ignorant qu'il y avait une petite encoche à l'œil sous toutes ses formes. Il n'était pas rare de souper avec les bœufs et lait battu chaud, suivi de cassonade. La bière de ferme était toujours présente, la margarine était réservée aux occasions modestes. La frite crissante cruite au blanc de bœuf était sur toutes les tables. Chez mes parents j'en mangeais pratiquement chaque jour. Si ma mère avait le mis de lui préparer son plat préféré, mon père était de mauvaise humeur et repoussait le plat d'entrée. Nourriture frugale, existence spartiate. Dans les rues les gendarmes à pied ou à cheval faisaient des rondes. Longes aux ombres actuels de la police. Mon père n'avait contact souvent. Totant enfant, j'avais de fréquentes maux de dents. Le docteur de

Le dentiste qui n'a fait rien, d'un dentiste, ne réussissait ou marquait ses extractions. Les craintes de la dent, mesolucien, sa mère l'entraîne chez le guérisseur. Nous disions de bon cœur. Il fit une croix sur la joue, murmura quelques paroles et dit ce qui est "Retourne chez toi et soigne-toi, jamais plus tu ne souffriras", c'est ce qui il fit. A son réveil, elle n'avait plus mal, mais l'œil était rouge de sang. Cette dent disparut morceau par morceau sans plus jamais manifester sa présence. Cette opération s'appelait "passer au secret", et le secret était l'incantation de son oncle. Quand un enfant avait des convulsions (feu L'Antoine) même scénario. On appelait le secret, du village, il se concentrait, dessinait une croix aux endroits convulsifs, et effectuait une prière. Il demandait de faire un nouveau. L'enfant peu à peu se calmait et la guérison était pratiquement toujours assurée. On ne mandait le médecin, que dans les cas extrêmes, et c'était au tout. Mon père tout jeune de casse le bois, joignant la mère le lui remit pendant les moments de la bordée. C'était un peu de la suie, un peu de la terre. On pouvait d'ailleurs voir chez elle, dans sa paroi, toute une collection de boîtes métalliques soigneusement étiquetées contenant or, argent, feuilles et quelques autres. Pour ça que ma tante, elle avait de la réflexion, mais elle avait aussi la fleur de la reine des prés, dont elle faisait une infusion efficace en cas de maux de gorge. Or, ce n'est pas ça. C'était la chasse aux gros rats, les mâles rouges. Après leur capture, ces gentils petits roquets, servaient à la fabrication d'un sirop, incolore, peu sucré, calmant sévère, et des tousses. On grand mère en possédait, mais j'ai toujours refusé de goûter ce médicament, des la bouche d'autrefois les épiceux, arrachaient le chocolat, mauvais, et le qui poliferaient. C'était un problème de son débarras. Les gens en montagne et si chers, ces racines lanchées et abstraites

→ Verso

étaient utilisées en brosse. Maintenant, c'est le co-co. Vers 1934, l'électricité fit une timide apparition, mais en 1940 le beau coup de maisons isolées n'étaient pas encore nées. C'est alors que mon père, sans filaire, acheta, construisit son premier poste de P.S.F. Pendant des mois, tous les soirs, s'étaient consacrés, ce fut d'abord, le poste à galène. Ses voisins et amis seraient nombreux à écouter le concert de Big Boy. Nous étions émerveillés. Puis ce furent les radios à cadre pivotant avec l'adjonction, d'une antenne très haute, un sapin, en l'occurrence planté profondément dans le jardin. De nos jours, nous avons le T.V. couleur, le noir et le blanc étant de la classe. Enfin, ce fut aussi la guerre vraie et réelle, la présence d'Alsace de l'occupant durant quatre longues années. Ce fut le rationnement de denrées alimentaires, de plus en plus après au fil du temps. Le régime de l'ersatz. Je pense surtout à l'huile, qui se glanait soit par un peu de l'augmentation, de la quantité quotidienne. Nous passions les grains au concasseur, lequel séparait la farine du son, ce dernier servait à l'engraissement des lapins et ainsi, rien, n'était perdu. Je vois la basse cour que mes parents entretenaient. Poules, canards, même un moineau, puis une chèvre tout un effort qui nous apportait un steak apprécié. Sans plus, ma

→ page 8

mine se serait mélangé aux os en forme de S. Seul le crâne me restait. Dans  
 notre village fut exterminé par du tondale. Les escarpes en forme de S de  
 de grands sacs et s'échappaient à travers champs par une ouverture pratiquée  
 dans la haie au fond du jardin. Des limes y portaient couvert avec elle. Puis  
 était déposée à la gondalmerie toujours dans les sacs. Elle avait d'autres chats  
 à fouetter. C'était pour nous une perte sensible car cela nous privait d'un  
 supplément de viande. On refusait à zéro. L'après-midi que le lendemain se re-  
 trouvaient devant à l'admission, un lapin, ou un poulet maigre avant d'être  
 servi. Mon père cultivait du tabac et l'année dernière. Si le décalage, sa vache  
 était réduite. Bien que bénéficiant de la <sup>part</sup> d'indemnité de ma mère, je n'étais pas assez  
 Les femmes ne portaient des robes toutes la guerre. Il y eut aussi beaucoup de  
 de beurre que j'allais quérir chaque semaine chez de petits exploitants.

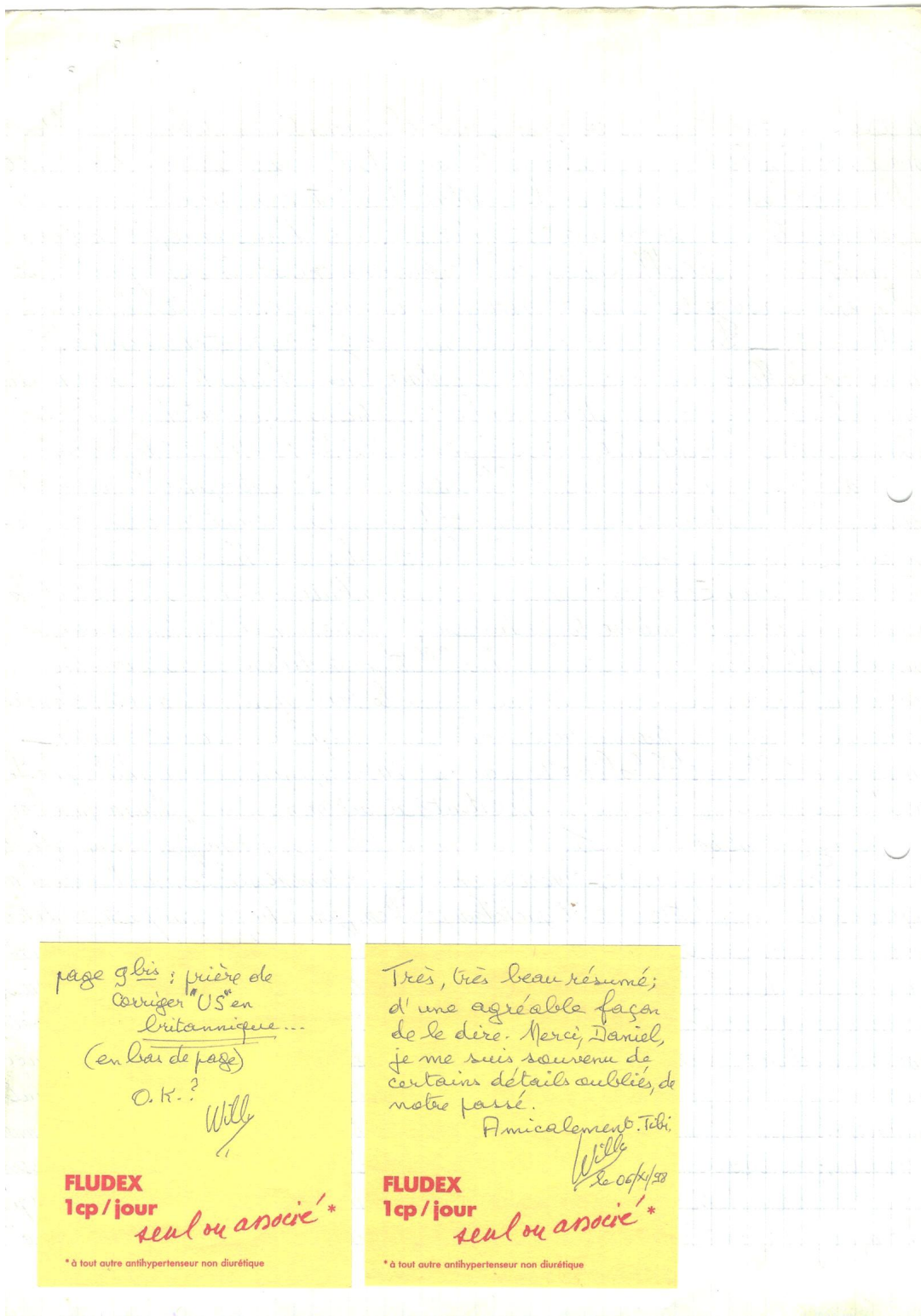
C'étaient le fromage blanc à gogo, la confiture à peine sucrée, le Goudon,  
 strop, respect de viande acheminée par camion. Me disait d'arrêter plus garnis  
 saint notre pain fait de miel. Le café moka. De la viande coréenne, infam. Les  
 rage qui nous réchauffait, mais on l'arrêtait pas la viande qui pour commencer  
 la journée. Un grand de café co'itait une pièce. Nous achetions un cornet de onze  
 grains de quoi déguster un bon repas le dimanche. Chaque famille avait droit  
 par un des jeunes s'ajoutent sur pied. Nous les attrapions dans la forêt, les déceptions en  
 d'êtres de la ramener à nos charbons. Une journée de travail pour moi, pour Michel et  
 moi. Le combustible économisait le chauffage et le chauffage de nous chauffait un  
 peu mieux. C'était la "struggle for life". Je me rappelle ces matins où je partais  
 par les sentiers prendre le train pour aller à l'école. Bourras, lieu de naissance. Dans  
 les avions allés avaient les ce de l'air sur la région. C'était chose fréquente et  
 l'histoire a vite fait de phraser en ce langage. Les feuilles mortes étaient partout dans  
 les champs, sur les routes, dans les arbres, accrochées au feu électrique, sur les toits.  
 Dans les paparts, on ouverts jonchaient le sol. Il était un peu rouge. Et voici un  
 exemplaire. Fils étaient un lingon, c'est qu'ils étaient des linés à la France, le  
 les ayant chassés jusque chez nous. Ce qui suit est à l'attention du délégué du chef  
 de service présent. J'ai nommé mon beau-fils Henry Golbe. Il y avait ce  
 petit trou, ce petit lard, bracho tant, qui à cause d'une légèreté côté  
 entre l'économie et l'entretien peinait à s'essouffler, se traînait, parfor

ceci était le et  
 même s'arrêtaient, à cause de la mauvaise qualité du charbon, utilisé. Ce qui  
 nous valait souvent une arrivée tardive en classe au grand dam du prof-  
 des études qui fulminait, on nous apercevait. Notamment, nos trains sont  
 des palais. Structures métalliques glissant silencieusement sur des roues fon-  
 dant au millimètre près le rail tout droit, grands parois vitrées, sièges  
 confortables, chauffage efficace. Souvenez-vous. Les locomotives d'avant guerre  
 tiraient un timbre, si de tables et nous pouvaient des bruyantes qui à coup  
 de l'elles lançaient dans les yeux les jours affamés. Il y avait les voitures de 1<sup>er</sup>,  
 2<sup>me</sup>, 3<sup>me</sup> classe. Dans celle dernière s'entassait le tout venant des voyageurs. Les  
 confortablement dans chauffage et percevant de toutes leurs jointures. Il était de-  
 ordés comme l'indivisible. Les voitures à la fin de la formation était assurée par un  
 porte à glissière. <sup>et</sup> d'autres, une copie d'autres faits saillants. Sous le régime  
 de Vichy, le ravitaillement de la France était supérieur au nôtre en qualité  
 quant à elle. Il y avait donc possibilité pour les marchandises importées des ports  
 et la destination en Belgique. Le dilemme était de choisir leur faire passer  
 à quel l'éclair, gros ruisseau qui de l'ouest la frontière et se jette dans l'océan.  
 Au contact de l'eau, ces marchandises se mettaient à hurler refusant d'avancer  
 se demandant ce qui leur arrivait. Quelle solution adopter pour éviter  
 ce tapage nocturne? Aussi simple que l'œuf de Colomb. Leur conduire  
 copieusement le <sup>matériau</sup> de confiture avant de traverser tout o'œuvres  
 qui ils étaient à se bécoter les balcons, et la franchissaient de silence la  
 petite rivière dans le plus profond silence. Une fois sur l'autre, ils se  
 ils étaient abattus et de pieds dans une maison, toute proche pour  
 être ensuite vendus au poids fort aux consommateurs.  
 Pour arrêter l'argent de poche que mes parents me donnaient, il  
 m'est aussi arrivé à leur insu, de transporter de Belgique en France  
 deux ballots de cordes de maisonneuse. Chargé comme un baudet de  
 montagne (10 kg) je quittais l'entrepôt à l'extrême frontière. Je vais  
 à l'or à parcourir un bon kilomètre pour déposer la marchandise  
 dans une ferme isolée. J'ajoute que la fille française s'était  
 très peu poli de et causait à la mort de la victime, la nôtre était  
 de meilleur qu'à l'é.

Il y eut aussi Bourras, ville innocente et mortelle.  
 Les chapelles de bombes qui tombèrent.







page glis : prière de  
corriger "US" en  
Britannique ...  
(en bas de page)

O.K. ?

Willy

**FLUDEX**  
1cp/jour

seul ou associé\*

\* à tout autre antihypertenseur non diurétique

Très, très beau résumé;  
d'une agréable façon  
de le dire. Merci, Daniel,  
je me suis souvenu de  
certains détails oubliés, de  
notre parié.

Amicalement Tobi

Willy  
le 06/09/2013

**FLUDEX**  
1cp/jour

seul ou associé\*

\* à tout autre antihypertenseur non diurétique